

METZ VUE DE NOS LIGNES. — LES TROIS "AS" DE L'AVIATION ANGLAISE

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.617. — 10 centimes. — Etranger : 20 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Lundi
14
JANVIER
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Engien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone: Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS:
France... 3 mois. 10 fr.; 6 mois. 18 fr.; 1 an. 35 fr.
Etranger... 3 mois. 20 fr.; 6 mois. 36 fr.; 1 an. 70 fr.
PUBLICITÉ: 11, B^d des Italiens. Tél.: Cent. 80-88
"PIERRE LAFITTE FONDATEUR"

LES PREMIÈRES PHOTOS DE L'ENTRÉE DES TROUPES ALLIÉES A JÉRUSALEM



LECTURE D'UNE PROCLAMATION AUX HABITANTS

LE G^l ALLENBY ENTRE DANS LA VILLE

LE GÉNÉRAL REÇOIT LES NOTABLES DE JÉRUSALEM

Voici les premiers documents arrivés en France relatifs à l'entrée des troupes du général Allenby dans Jérusalem reconquise. Les trois photos ont été prises le jour même de l'occupation. Celle du centre représente le général Allenby entrant à pied dans la ville

sainte. A gauche, le général est représenté lisant une proclamation aux habitants et leur donnant l'assurance qu'il vivront désormais en toute sécurité. A droite, le général accompagné des chefs des détachements français et italien, reçoit les notables de Jérusalem.

LORD RHONDDA INAUGURE UNE CUISINE POPULAIRE A SILVERTOWN



LE "CONTROLEUR DES VIVRES" ANGLAIS, QUI S'APPRÊTE A SERVIR LES PREMIERS CLIENTS, GOUTE LUI-MÊME LA SOUPE DE L'ÉTABLISSEMENT

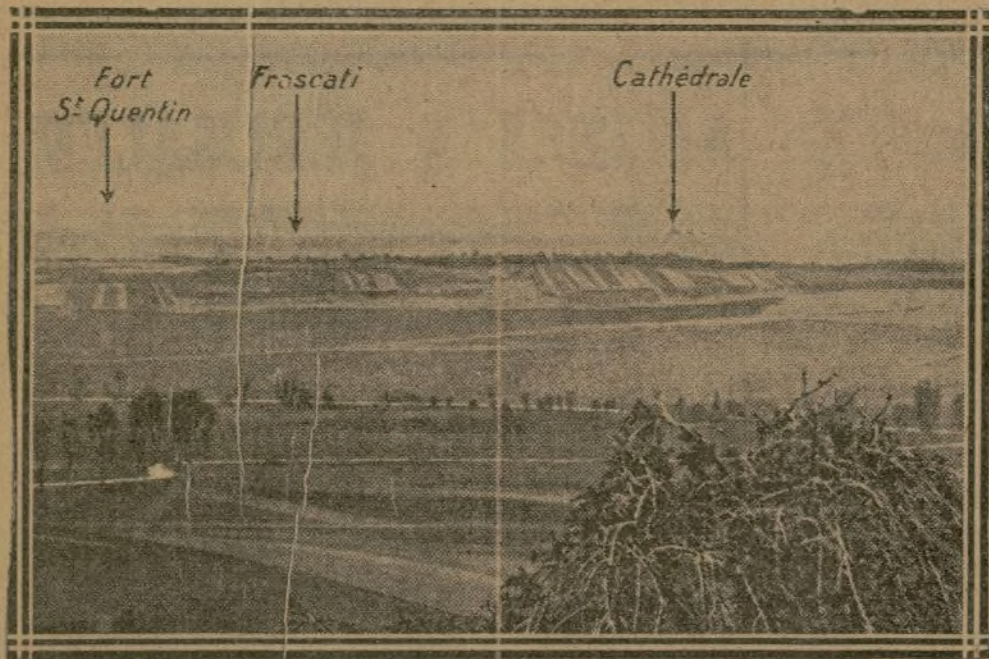
En raison de la cherté des vivres et des difficultés rencontrées par les classes laborieuses pour assurer leur nourriture à un prix raisonnable, un sérieux effort est fait actuellement en Angleterre pour l'organisation de cuisines populaires. Ces établissements, aux-

quels s'adressent particulièrement les travailleurs des usines, vendent à des prix modiques des mets simples et sains. Lord Rhondda, contrôleur des vivres, qui s'intéresse particulièrement à ces cuisines, vient d'en inaugurer une à Silvertown. Le voici goûtant la soupe.

LA CITADELLE DE METZ

vue des lignes françaises

Dominant l'horizon, se profile la cathédrale de l'antique cité lorraine. A gauche, l'on aperçoit le champ d'aviation de Frescaty et le mont Saint-Quentin.



LA PLAINE LORRAINE DEVANT METZ PHOTOGRAPHIÉE DE NOS LIGNES

AUX ARMÉES, janvier 1918. — Metz, la vieille cité lorraine arrachée à la France en 1871 par la force, est devenue aux mains des Allemands une place militaire de premier ordre qui défend toute une série de forts puissants. Depuis la guerre elle représente pour nos ennemis le pivot du front occidental et, à l'occasion de l'offensive qu'ils préparent, elle se transforme en un vaste camp retranché. Elle loge de nombreuses unités venues de l'intérieur et de Russie et qui attendent d'être envoyées dans des tranchées au moment de l'attaque. Elle sert d'entrepôt aux munitions qui seront distribuées sur le front suivant les besoins et qui pour l'instant s'amoncellent dans des casernes. Elle en fabrique même en grande quantité dans les usines qu'elle possède aux environs. Pour leur défense nos ennemis ont établi des dispositifs extraordinaires. Non seulement le champ de Frescaty est devenu un vaste camp d'aviation logé, avec les avions de bombardement, des appareils de défense, mais aussi un terrain jalonné de postes de balcons : ceux-ci s'élèvent la nuit, emportant dans les airs des filets à larges mailles destinés à faire capoter les avions alliés qui s'aventureraient au-dessus des usines et des casernes.

Metz est aussi le centre le plus important de la grande voie ferrée du front occidental, la ligne Mulhouse-Lille, qui court parallèlement au front en passant par Strasbourg, Sarrebourg, Thionville, Mézières, Hirson, Valenciennes et à proximité de laquelle les divisions sont au repos afin de pouvoir être rapidement embarquées et dirigées sans retard comme renfort sur la bataille à exploiter en cas de succès.

Bien d'autres lignes partent de la cité lorraine, l'une, l'ancienne ligne de Nancy, se dirige vers Pagny et Thiaucourt ; une autre va à Château-Salins, une troisième se dirige vers Conflans, une quatrième enfin vers Anzelingen. Et toutes ces voies, en convergeant vers Metz, se relient à un réseau ferré qui entoure complètement la ville.

Sans cesse des trains circulent sur ces lignes, emportant des troupes et du matériel dans un va-et-vient souvent intense. Si les Allemands défendent jalousement l'accès de Metz, renforçant sans répit ses défenses, après en avoir fait un camp retranché immense, s'ils s'efforcent d'édifier devant la ville un mur infranchissable, ils ne peuvent nous empêcher de contempler la ville qui nous est chère, de suivre les soubresauts de sa vie d'esclave, en attendant qu'elle nous revienne définitivement.

La plaine immense

De nos lignes, la Lorraine apparaît comme une plaine immense, se déroulant à perte de vue, et qu'ondulent quelques vallonnements. De prime abord, le décor est silencieux, et derrière les lignes allemandes qui, creusées au nord de la Seille, traversent ensuite la Moselle pour passer devant Norroy, au nord de Pont-à-Mousson, rien ne semble bouger, et le pays est comme vide. Mais le spectateur qui, patiemment, fouille le pays inessin, peu à peu s'aperçoit que des agglomérations deviennent visibles à l'horizon, et, s'il aide sa vue d'une jumelle, il est agréablement surpris d'embrasser du regard une vaste cité entourée de hauteurs qui la dominent de toutes parts. C'est Metz, la vieille ville lorraine, que les Allemands ont transformée en une colossale place forte en construisant sur les collines avoisinantes de grands forts tels que celui du Mont-Saint-Quentin, qui se détache à gauche de la ville, au-dessus de la plaine grisâtre.

Metz apparaît d'abord sous la forme de masses d'arbres faisant à la cité une ceinture de hautes murailles. Entre ces arbres dépouillés de leurs feuilles, égayant la tonalité sombre des troncs, émerge de place en place un toit ou une façade, et si l'on scrute avec insistance en portant les regards de droite et de gauche, on finit par découvrir toute la ville.

La cathédrale

Dominant cet ensemble, se profile sur la crête qui barre à l'horizon la plaine lorraine, un monument imposant, la cathédrale, que sa situation sur l'un des points les plus élevés de la ville rend très visible. Entre les collines couronnées de forts, elle a, malgré la gracilité et la petitesse de ses tours, grande allure avec sa haute nef. Elle est construite en pierres jaunâtres, provenant des carrières de Jeumont, que le soleil revêt d'or pâle.

A l'ouest, un grand espace libre sépare la ville des hauteurs qui, en pentes rapides, s'élèvent à deux cents mètres au-dessus de la vallée de la Moselle, qui reste invisible. Cette esplanade représente le champ d'aviation de Frescaty, mais on n'y voit rien, sinon, comme adossé au pied des pentes sud du mont Saint-Quentin, un vaste

hangar de dirigeables dont la porte largement ouverte est orientée vers la France. Le champ de Frescaty est immobile et cependant de nombreuses escadrilles y sont rassemblées. Les avions s'y cachent, prêts à venir survoler la Lorraine française pour bombarder Frouard et Nancy. D'autres attendent le moment d'intervenir pour repérer notre artillerie si le commandement allemand le décide.

Le paysage commence à vivre

Mais, au bout d'un certain temps d'attention, le paysage commence à vivre. Bientôt se profilent derrière Metz des multitudes de cheminées d'usines qui fument dans le ciel, indice de l'activité qui règne autour de la ville. Puis de temps à autre, devant la cathédrale, dans l'immobilité du décor, un panache s'élève, puis une masse sombre se voit, glissant sur le sol comme une longue chenille ; elle avance lentement, toujours précédée du léger nuage blanc. C'est un train quittant Metz et emportant des troupes ou du matériel.

Si l'on a la patience de continuer à observer le paysage, on ne tarde pas à compter de nombreux trains quand, ainsi qu'à l'heure actuelle, des troupes sont en mouvement. Et c'est souvent vers le front, vers Conflans, Pagny et Pommérieux, des trains sombres qui filent sur le sol, disparaissant ou réapparaissant suivant les accidents du terrain, après avoir quitté la gare monumentale construite par les Allemands et n'ont aperçu avec netteté le château d'eau se détachant en avant de la ville sous l'aspect d'une tour féodale recouverte d'un toit pointu.

Les routes elles-mêmes se révèlent par le passage de voitures, de camions qui font comme des points noirs en mouvement sur la plaine grise. Et, à certains jours, lorsque la visibilité est bonne, on peut suivre facilement les convois qui gagnent Ancy-sur-Moselle et Corny.

Un important accord est concluentre l'Argentine l'Angleterre et la France

Il se confirme que les gouvernements alliés vont se rendre acquéreurs de la récolte de blé argentin

BUENOS-AIRES, 12 janvier. — Après de nombreuses et laborieuses conférences, un important accord a été conclu aujourd'hui entre le gouvernement argentin et les représentants des gouvernements anglais et français, au sujet de l'achat de la récolte de blé par les gouvernements alliés.

Le gouvernement argentin accorde un crédit de 200 millions de piastres ou à la France et à l'Angleterre, pour faciliter l'achat et régulariser les changes. L'accord sera signé lundi par M. Jullien et sir R. Tower, ministres de France et de Grande-Bretagne, et par le ministre des Affaires étrangères.

Les journaux commentent favorablement cet accord, qu'ils considèrent comme un événement économique de grande importance.

Dans la Légion d'honneur

Le général Brulard est promu grand-croix

Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur les officiers dont les noms suivent : Grand-Croix. — M. le général de division Brulard (Jean), commandant une division d'infanterie.

Partout où il a été (Algérie, Tonkin, Madagascar, Maroc, Dardanelles, front de France), a fait preuve de qualités militaires de premier ordre et, dans les circonstances les plus graves, à la tête de forces importantes, s'est montré un chef dans toute l'acception du mot. Par sa valeur, son énergie, son sang-froid, sa bravoure, s'est acquis au cours de la campagne actuelle un tel ascendant que l'un de ses supérieurs hiérarchiques a pu dire de lui : « Son nom est un drapeau. » (Croix de guerre.)

Commandeur. — M. le général de division Lanconen (Marie), commandant une division d'infanterie.

M. le général de brigade Guillemot (Marius), commandant par intérim une division d'infanterie.

M. le général de brigade Magnan (Georges), commandant par intérim une division d'infanterie.

M. le colonel (réserve) Mariani (François), commandant le 268^e régiment d'infanterie.

De nouvelles mutineries se seraient produites dans la flotte allemande

AMSTERDAM, 13 janvier. — Le bruit court ici que de nouvelles mutineries navales se seraient produites à Kiel et à Wilhelmshaven, les deux grands ports militaires allemands.

LES RÉPUBLIQUES SLAVES

LA RUSSIE SE FÉDÉRALISE

L'Ukraine, à Brest-Litovsk, sera le fondé de pouvoirs du fédéralisme russe.

Une nouvelle étoile vient de surgir dans la constellation des républiques qui se forment avec les débris de l'empire des tsars. Cette fois, c'est une étoile du Nord, Arkhangel, avec les régions voisines qui bordent la mer Blanche, l'Océan Glacial et la Finlande, vient de se proclamer capitale d'un Etat indépendant.

La République d'Arkhangel cherche encore à s'organiser. Cependant, une de ses jeunes sœurs, la République Sibérienne, a pris une forme plus positive. Elle s'est donné un gouvernement provisoire qui est nettement antimaximaliste. La petite propriété est le régime de la Sibirie, pays qui a un aussi bel avenir que le Canada. Les paysans sibériens sont donc naturellement hostiles au collectivisme intégral des bolcheviks. Quant à la guerre, par contre, il tombe sous le sens qu'elle touche peu la nouvelle république, dont les futurs intérêts politiques seront en Asie plus qu'en Europe.

C'est l'Ukraine qui, à Brest-Litovsk, représentera toutes ces républiques. Elle sera le fondé de pouvoirs du fédéralisme russe en face de la Quadruple. Ce fait accroît encore l'importance du rôle que la délégation ukrainienne est appelée à jouer dans les négociations germano-russes. Si elle est entrée en rapports avec les délégués maximalistes, elle garde néanmoins son indépendance, et elle pourra exercer avec utilité une influence modératrice. — J. B.

La crise alimentaire s'aggrave à Moscou

PÉTROGRAD, 12 janvier. — On mande de Moscou que la situation alimentaire de la ville s'est considérablement aggravée ces temps derniers. La ration quotidienne de pain noir vient d'être réduite à cent grammes. Les réserves s'épuisent rapidement et l'état des chemins de fer, dont les trains continuent à être encombrés de soldats, ne laisse prévoir aucune amélioration prochaine, en dépit des déclarations rassurantes du Soviet.

Un nouveau journal qui vient de se fonder s'intitule : *Le Roi Famine*. (Radio.)

L'agitation maximaliste reprend en Finlande

STOCKHOLM, 13 janvier. — Le *Hufvudstads Bladet* fait prévoir qu'un coup d'Etat est actuellement en préparation, dans le genre de celui qui a amené la révolution maximaliste. Ce journal signale l'arrivée en Finlande de nombreux meneurs révolutionnaires russes qui créent à Helsingfors des clubs de propagande.

Au cours d'un récent meeting, les Russes exprimèrent l'étonnement que leur causait le manque d'énergie des révolutionnaires finlandais, déclaration qui fut accueillie par de vifs applaudissements.

Les soldats maximalistes continuent à agir en maîtres dans les îles Åland. Ils ont, ces jours derniers, démoli un hôtel, tué plusieurs personnes et arrêté un grand nombre d'habitants.

Le *Dagens Nyheter* publie un télégramme d'après lequel l'attitude de la garde rouge finlandaise se fait de plus en plus menaçante. Elle exige maintenant le renvoi des gouverneurs d'Åbo et d'Uleåborg. D'autre part, cette garde intime au gouverneur Nylund l'ordre de quitter son poste dans les quarante-huit heures sous menace d'une action énergique.

La garde rouge pénétra dans l'ancien palais du gouverneur à Helsingfors où siège actuellement le ministère de la Prévoyance sociale ; elle proclama l'abolition de toutes les lois existantes et annonça qu'une nouvelle révolution des ouvriers allait chasser le Sénat et dissoudre la Diète.

D'autre part, la *Gazette de Francfort* dit que 250 millions de roubles se trouvent dans les banques allemandes au crédit de la Finlande. Cette somme a été saisie au moment de la déclaration de guerre avec la Russie.

La raison du maintien de la saisie ayant maintenant disparu, le gouvernement finlandais a chargé un avocat de Berlin de prendre des mesures pour que ces fonds soient libérés.

Le premier ministre de Finlande

STOCKHOLM, 13 janvier. — On annonce que le conseiller d'Etat Gripenberg sera nommé premier ministre du nouveau gouvernement finlandais. (Information.)

Lecolone Dorandprésidera l'aviation interalliée

Bien que la nouvelle ne soit qu'officielle encore, la nomination du colonel Dorand,



COLONEL DORAND

directeur de la section technique de l'Aéronautique, apparaît certaine à la présidence de la commission d'aviation interalliée.

LES EXPLOITS DES "AS" de l'aviation britannique

Les capitaines W. A. Bishop, Philip Fletcher Fullard et Byford Mac Cudden ont abattu respectivement 45, 42 et 34 avions ennemis.



Capitaine W. A. BISHOP Capitaine P. F. FULLARD Capitaine B. Mc CUDDEN

Avec leurs qualités de sang-froid, de décision, leur flegme et leur volonté, les Anglais affirment, dans l'aviation, une réelle maîtrise. Au surplus, leur récompense est dans les résultats qu'ils obtiennent et, aussi modestes que courageux, ils parlent peu de ce qu'ils font.

Le premier d'entre eux « as » est, le capitaine canadien W.-A. Bishop, qui détient le record des appareils mis hors de combat avec quarante-cinq victoires.

Une des citations du capitaine Bishop à l'ordre du jour des armées britanniques établit officiellement qu'il est servi par « une ferme audace et une grande intrepidité, attaquant fréquemment seul des formations ennemies et montrant en toute occasion un admirable esprit combattif ».

Si cet « as » est connu du public, en voici deux autres qui le sont beaucoup moins :

Le capitaine Fullard

La dernière citation du capitaine Philip Fletcher Fullard signale que « dans de nombreuses occasions il a montré le plus grand courage et l'absolu mépris du danger, attaquant des avions ennemis à bout portant et réussissant à détruire huit machines en une période de dix jours ».

Nous pouvons ajouter que ce capitaine n'a que vingt ans. Il fit ses études au collège de Norwich, entra dans une école militaire et passa brillamment les examens de sortie. Il est au front depuis avril 1917, ayant choisi le corps des aviateurs alors qu'on lui offrait un poste d'officier dans les fusiliers irlandais. Ce capitaine a encore toute la jeunesse du collégien. Il a abattu quarante-deux avions et trois ballons en six mois. En une seule journée, quatre avions furent mis par lui hors de combat. Sans doute la chance lui sourit en même temps que la gloire. Un jour, ses lunettes sont arrachées par un projectile ; un autre jour son appareil prend feu et c'est à grand-peine qu'il le ramène dans les lignes anglaises. Pendant trois mois il conserve la même équipe de six pilotes sans un accident, battant pendant ce laps de temps le record des avions descendus. Son escadron a mis à son tableau 250 appareils ennemis, les cinquante derniers depuis le mois d'octobre.

Fait curieux et lamentable : la chance, qui a toujours suivi cet « as » dans ses terribles jeux aériens, l'a récemment abandonné dans une opération d'essai.

Un détail montrera qu'il n'est pas dupe des ruses de l'adversaire. Un jour qu'il était en reconnaissance il voit arriver devant lui un biplan et l'accueille en dévalant une bande de mitrailleuses. Atteint, le moteur de l'appareil allemand s'arrête, l'eau coule du radiateur. L'observateur lève et agit le bras droit : il se rend. Notre héros cesse le feu, mais, se ressaisissant, l'ennemi, après avoir fait mine de le suivre, se remet en marche... vers ses lignes. Mac Cudden lui coupe la retraite à l'aide de ses deux mitrailleuses et l'appareil est abattu.

On voit que les « as » anglais ne le cèdent en rien pour la bravoure et l'expérience aux « as » français, dont les exploits sont connus de tous. — R. V.

LES RESTRICTIONS AUX ÉTATS-UNIS

LE GOUVERNEMENT AMÉRICAIN INTERDIT L'ACCAPAREMENT

WASHINGTON, 13 janvier. — D'après les renseignements donnés par M. Garfield, administrateur du combustible, la crise du charbon durera encore 60 jours. Pendant ce temps, toutes les industries non essentielles à la guerre devront restreindre le plus possible leur consommation.

On prépare une nouvelle loi, qui sera prochainement soumise au Congrès, donnant au gouvernement droit absolu sur toutes les émissions de valeurs et de titres sur Bourses ou sur marchés privés pendant la durée de la guerre. Cette mesure empêchera les grandes corporations de faire concurrence au gouvernement sur les marchés financiers et assurera l'absorption de toutes les valeurs offertes par le gouvernement, avant de permettre le placement des valeurs privées.

M. Hoover vient de promulguer un ordre défendant, sous peine d'amende, à toute personne, commerçant ou particulier, d'avoir en sa possession des stocks de marchandises ou de valeurs pour plus d'un mois.

Tout grain de blé, dit cet ordre, toute farine économisée maintenant sont autant de gagné pour la nourriture d'un homme, d'une femme ou d'un enfant dans la population des pays alliés. Ces pays nous ont demandé aussi si nous pouvions doubler nos exportations de viande, étant donné que, en Angleterre, en France et en Italie, les rations de viande et de graisse seront réduites. Nous leur avons répondu que nous demanderions à notre population de faire de nouvelles économies, car ce n'est que ce que nous économisons que nous pouvons exporter.

On ne doit pas craindre de notre part une négligence dans la protection de nos vivres. S'il se trouvait donc des individus pour tenter l'accaparement de nos denrées, ils commettraient un acte au détriment des Alliés et nous leur appliquerions rigoureusement les pénalités instituées par la loi sur les vivres.

C'est ainsi que nous avons décidé que le fait de rassembler un stock supérieur à la consommation d'un mois de la part des producteurs, des intermédiaires ou des détaillants constituera le délit d'accaparement.

LE PROGRAMME DE PAIX DES ALLIÉS

LE MESSAGE DE M. WILSON APPROUVÉ PAR LE VATICAN

ROME, 13 janvier. — L'*Observatore Romano*, organe officiel du Vatican, reconnaît l'importance du message du président Wilson, mais insiste sur le fait que celui-ci suit la voie indiquée par le pape. Le Souverain Pontife fut le premier à invoquer la paix et à suggérer un échange d'idées entre les gouvernements intéressés, en ce qui concerne les conditions formulées par lui.

Cette paix, dit le journal, qui fut tout d'abord accusée d'être une paix allemande, a maintenant prouvé qu'elle était une paix anglaise et américaine. Ceci est vrai du discours de M. Lloyd George, et plus encore de celui du président Wilson, lequel confirme et complète le premier, mentionnant la liberté des mers, dont la note pontificale fit une condition essentielle d'une paix juste et durable.

La ressemblance entre les discours de pape et du président Wilson peut se poursuivre au sujet de la question de la Belgique, de la Pologne et des Etats balkaniques, les deux discours demandant pareillement l'évacuation des territoires envahis et la révision des frontières françaises et italiennes, en même temps que les points fondamentaux sur lesquels les deux propositions de paix se mettent d'accord sont la suggestion pour le désarmement et le système d'un arbitrage obligatoire.

L'*Observatore Romano* se réjouit ainsi que le point lumineux soit devenu maintenant un « rayon de lumière ».

D'autre part, le *Tempo* dit que le Saint-Siège soutiendra le programme de MM. Lloyd George et Wilson, et fait remarquer que les empires centraux qui, selon les exigences de leurs intérêts, se sont prévalus de l'autorisation pontificale, ne pourront pas ne pas tenir compte de l'attitude du pape, qui, chez les catholiques des empires centraux, accroîtra notablement la force morale de l'Entente. (Radio.)

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

« Je n'ai pas beaucoup envie de vous écrire, ma chère marraine ; c'est tous les dix jours que je vous écris. Maman me demande si ça va. Je lui réponds « non » chaque fois ; la prochaine, je pourrai lui dire que c'est fait. C'est fait, n'est-ce pas ? » Je n'aime pas vous écrire, d'abord parce que, moi qui parle beaucoup, — tout le temps, — dit papa, quand il vient en permission, — je ne trouve plus rien à vous raconter. C'est terriblement fatigant, vous savez, onze lettres de jour de l'an. Vous, je vous garde la onzième. Je sais bien pourquoi : je vous dis tout ; alors, c'est moins difficile. Et puis, si je suis un peu en retard, ça ne fait rien, vous ne m'en voulez pas. Vous m'avez expliqué, très souvent, que lorsque vous étiez petite fille, elles vous ennuyaient beaucoup, les lettres du jour de l'an. Vous devriez bien dire ça à tous les enfants et aussi à tous les parents.

« Les enfants se consoleraient peut-être de leur ennui à les faire ; les parents seraient peut-être plus indulgents pour eux ; mais voilà : aucun d'eux ne se rappelle qu'il a été petit.

« Il y a une autre chose qui n'est pas bien : on écrit, on ne pense pas ce qu'on écrit. Et, tout de suite, on reçoit un jouet. Très souvent, il n'est pas amusant, ce jouet...

« Moi, je ne veux pas écrire pour recevoir des jouets. D'abord, vous m'avez dit que vous aviez un autre filleul, et il vaut mieux lui envoyer, à lui, un cadeau. Et puis, je préfère demander quand j'en ai envie ; moi, je n'ai pas envie de jouets, comme ça, régulièrement, quand on recommence une année.

« Vous savez, ma chère tante, que je connais votre autre filleul, celui de la guerre. Il est venu ici apporter des nouvelles de papa, et puis il a voulu vous voir parce qu'il ne vous a jamais vus encore. Il a eu beaucoup de peine de ne pas vous rencontrer. Moi aussi, je vous assure, j'en ai eu, et plus que lui : c'est la première fois que vous n'êtes pas à la maison pour le commencement de l'année.

« C'est un beau soldat, vous savez, Robert ; et puis, c'est mon ami. Il m'a prêté un tas de choses : son casque, ses courtois, et son masque, et ses moustaches. Il m'a raconté beaucoup d'histoires ; c'est-à-dire, il ne voulait pas, il disait qu'il n'était pas de la guerre ; mais moi, j'ai bien vu, il en savait, avec des fées, avec des enchantements et avec des bouillottes. Vous les connaissez, ces belles histoires, dites, ma tante ? Il m'a promis qu'il me les écrirait, et d'autres encore. Il m'a parlé de son petit garçon, Henri, qui aime aussi beaucoup les belles histoires. Nous avons été faire de grandes promenades, tous les deux, tout seuls. Robert me donnait la main ; il n'était pas gai. Quand nous rentrions, il ne disait plus rien ; ça ne lui faisait pas de bien, les promenades. Un soir, nous avons été au Châtelet avec maman. Il a été très triste, mon ami Robert, toute la soirée. Maman lui a demandé ce qu'il avait ; il a répondu que ça passerait, que sa permission était finie. Et puis il a parlé de sa famille qui est là-bas, encore chez les Allemands. Et puis il a poussé un gros soupir : « C'est malheureux tout de même : les choses sont mal faites. » Bien sûr, que les choses sont mal faites, bien sûr, d'abord, vous, vous n'êtes pas là où vous deviez être, avec nous.

« Sa permission, elle était finie ce matin. Il s'est préparé à partir. Il a défendu qu'on sorte pour l'accompagner. Moi, je ne voulais pas qu'il s'en aille ; il m'a dit qu'il reviendrait, avec le soleil, au printemps. J'avais le cafard, vous savez, ma tante. Il m'a expliqué qu'on appelait comme ça quand on est loin des gens qu'on aime... Et puis, je pensais qu'il aurait été aussi gai que moi si notre marraine avait été là.

« Alors, il nous a dit adieu. Il m'a serré si fort, si fort ! J'ai cru qu'il m'étrouffait, mon ami Robert. Et j'ai bien vu qu'il avait des larmes aux yeux. Il m'a dit : « Au revoir, Riquet, embrasse-moi bien, bien fort ! » Je n'ai pas compris, je m'appelle Georges ; il paraît que c'est vous qui l'avez voulu et que c'est toujours le nom des marraines qu'on donne aux enfants. Est-ce que vous comprenez, vous, ma tante ? Vous m'expliquerez, n'est-ce pas ?

« Voilà le marchand de sable ; je suis bien fatigué. Quand revenez-vous, dites ? Bientôt, tout de suite, maman le demande avec moi. Je vous embrasse.

« GEORGES. »
P. C. C.
Édouard SERPETTE.

NOUVELLES BRÈVES

Arrivée de M. Pachitch à Salonique. — M. Pachitch, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères de Serbie, est arrivé hier à Salonique.

L'affaire Cavallini. — On annonce de Rome le prochain départ pour Paris de M. de Robertis, chargé de l'instruction dans l'affaire Cavallini.

Femmes télégraphistes. — On apprend de Milan que les femmes seront chargées désormais de la distribution des télégrammes.

Spéculeurs condamnés. — On mande d'Anvers que deux négociants en charbon de cette ville ont été condamnés à 1.000 et 1.500 francs d'amende pour avoir vendu ce combustible à raison de 150 francs la tonne au lieu de 65 francs.

OBSÈS
LIN-TARIN
CONSTIPATION

DES CONSEILS DE GUERRE IMPORTANTES SE RÉUNISSENT À BERLIN

Le kaiser s'est entretenu avec le kronprinz, Hindenburg et Ludendorff

ZURICH, 13 janvier. — Un télégramme de Berlin annonce que le kronprinz, le maréchal Hindenburg et le général Ludendorff sont arrivés à Berlin venant du front.

Une série de conférences a eu lieu samedi. Le kaiser s'est entretenu d'abord avec le kronprinz, puis avec le maréchal Hindenburg et le général Ludendorff.

D'autre part, Hindenburg et Ludendorff ont conféré avec le comte Hertling.

Enfin, Hindenburg et Ludendorff ont eu des entretiens avec les chefs des partis du Reichstag.

On attache une grande importance à ces diverses conférences. (Radio.)

Un discours de M. Jusserand

NEW-YORK, 13 janvier. — M. Jusserand, ambassadeur de France, parlant devant les membres du barreau de New-York, a prononcé un discours dans lequel il blâme tout le verbiage relatif à la paix avant que les Alliés aient terminé leur œuvre et l'aient terminée de telle façon qu'il ne soit pas nécessaire de la recommencer. Il a rendu hommage au président Wilson pour avoir exigé comme une des conditions de paix la restitution de l'Alsace-Lorraine.

Le successeur de Washington, a-t-il dit, parlant comme Washington lui-même, a exprimé des sentiments qui resteront gravés dans le cœur de tous les Français.

La catastrophe de Halmerend a fait 80 victimes

LONDRES, 13 janvier. — On craint que l'explosion d'hier, aux houillères de Halmerend, dans la mine R.H. Halmer End, n'ait coûté la vie à 80 mineurs. L'explosion s'est produite dans le puits Bullhurst et fut si violente que des hommes furent projetés à 600 yards.

Il y avait 247 hommes dans la mine au moment de la catastrophe. 147 d'entre eux ont pu sortir de la mine, 12 en ont été retirés après un commencement d'intoxication par les gaz.

Pour assurer la neutralité des groupes de brancardiers

Le président de la République vient de signer un décret rayant des « unités combattantes » les groupes de brancardiers qui devaient des « unités sanitaires de première ligne », dont le personnel est et demeure neutralisé conformément aux conventions internationales en vigueur.

Cette décision a été prise conformément aux conclusions d'un rapport du président du Conseil, ministre de la Guerre, faisant état des critiques soulevées par l'appellation de « combattantes » donnée à des unités dont aucun élément ne participe directement à la lutte.

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

« On peut craindre en effet que l'ennemi, s'appuyant sur cette dénomination d'« unités combattantes », attribue par décret aux groupes de brancardiers, ne traités comme de véritables combattants le personnel de ces unités, qu'il ne se serve de cette appellation comme prétexte pour modifier, à l'égard de ce personnel, les garanties de neutralité concédées par la convention de Genève, et qu'en particulier il ne refuse le rapatriement des sanitaires prisonniers de guerre appartenant à ces formations. »

DERNIÈRE HEURE

LES NÉGOCIATIONS DE BREST-LITOVSK

LA QUADRUPLE A RECONNU L'INDÉPENDANCE DE LA DÉLÉGATION UKRAINIENNE

Le général Hoffmann accuse les délégués russes de vouloir porter la révolution et la guerre civile dans les Empires centraux.

BALE, 13 janvier. — On mande de Brest-Litovsk, 12 janvier, via Vienne, 13 janvier :

« Au début de la séance plénière d'aujourd'hui qui fut ouverte à onze heures et demie, le comte Czernin qui présidait a déclaré au nom des délégations de la Quadruple qu'il reconnaissait la délégation ukrainienne comme délégation autonome et comme représentation qualifiée de la république du peuple ukrainien. La reconnaissance formelle de la République ukrainienne par la Quadruple comme Etat indépendant reste réservée pour le traité de paix.

M. Trotski a demandé alors la parole pour faire une déclaration aux termes de laquelle la délégation russe ne voit aucun obstacle à la participation indépendante de la délégation ukrainienne.

Le général Hoffmann remarqua ensuite que M. Trotski, par sa réponse et sa protestation, avait montré qu'il n'avait pas compris pourquoi les radio-télégrammes manifestes dont il avait été parlé étaient contraires à l'esprit de l'armistice.

Au début, a-t-il dit, il y a des mots pour amener une paix désirable. La délégation russe agit contre cette déclaration parce qu'elle ne cherche pas une paix durable, mais elle voudrait porter la révolution et la guerre civile dans nos pays.

M. Trotski a répliqué :

« Tous les journaux allemands, même ceux dont les opinions répondent à celles des milieux réactionnaires russes et sont contraires aux idées du gouvernement des commissaires du peuple, sont autorisés en Russie. Il y a donc dans cette question qui n'a rien à voir avec les traités d'armistice, une similitude complète de traitement. »

Le général Hoffmann a répliqué que sa protestation ne s'adressait pas à la presse russe, mais aux manifestations officielles du gouvernement et à la propagande officielle qui porte la signature du généralissime Krylenko.

M. Trotski a répondu que les stipulations de l'armistice ne contenaient et ne pouvaient contenir aucune restriction concernant l'expression des idées des citoyens de la république russe.

M. de Kuhlmann a constaté que le gouvernement allemand se faisait un principe de ne pas s'immiscer dans les affaires intérieures russes, mais demandait naturellement la réciprocité.

M. Trotski a répliqué que les partis appartenant au gouvernement considéreraient comme un pas en avant de la part du gouvernement allemand le fait d'exprimer librement et franchement ses idées sur la situation intérieure dans la mesure où le gouvernement allemand le jugerait nécessaire. La séance a été alors levée. (Havas.)

LA SÉANCE DU 10 JANVIER

Nous avons publié une dépêche de source allemande donnant un compte rendu de la séance qui eut lieu à Brest-Litovsk le 10 janvier. Voici maintenant une version de la même séance qui nous parvient de source maximaliste :

PETROGRAD, 12 janvier. — La délégation russe répondit dans la séance du 10 janvier aux objections et remarques formulées par M. de Kuhlmann et le comte Czernin, au cours de la séance de la veille.

Après avoir confirmé que la délégation acceptait de poursuivre les pourparlers de paix, malgré la non-adhésion des gouvernements de l'Entente, et après avoir constaté que du fait du silence de ces derniers les bases de paix générale formulées le 25 décembre devenaient nulles, les délégués maximalistes se sont exprimés ainsi au sujet du

transfert des négociations en pays neutre, proposé par eux :

« Nous tendions à mettre les deux parties dans une situation analogue qui favoriserait le cours normal des pourparlers et accélérerait la conclusion de la paix.

« Nous partageons l'opinion du président de la délégation allemande que l'atmosphère dans laquelle se déroulent les négociations a une très grande importance. Sans chercher à savoir à quel point l'atmosphère de Brest-Litovsk facilite au côté adverse la conclusion de la paix, nous estimons cependant indubitable que, pour la délégation russe, le séjour dans la forteresse de Brest-Litovsk, au quartier général de l'armée ennemie, sous le contrôle des autorités allemandes, crée tous les désavantages d'un isolement artificiel, nullement compensé par la jouissance d'un fil télégraphique direct. Cet isolement, tout en créant une atmosphère défavorable pour nos travaux, jette en même temps l'alarme et l'inquiétude dans l'opinion publique de notre pays.

En ce qui concerne les craintes exprimées par le comte Czernin au sujet de menées possibles des Alliés pour faire échouer les négociations, la délégation a objecté que le pouvoir révolutionnaire russe a démontré suffisamment son indépendance à l'égard des menées diplomatiques tendant à l'oppression des masses ouvrières et a ajouté qu'elle ne croit pas que la diplomatie de l'Entente puisse opérer sur un territoire neutre avec plus de succès qu'à Petrograd.

Quant à la sincérité de nos aspirations vers la paix, a-t-elle ajouté, nous croyons que dans ce domaine il faut tenir compte des faits et non se borner à des conjectures psychologiques.

La sincérité de nos aspirations vers la paix est prouvée suffisamment par notre attitude à l'égard du droit à leur libre développement de la Finlande, de l'Arménie, de l'Ukraine.

Le côté adverse n'a donc qu'à montrer une attitude analogue envers les régions occupées par lui.

La délégation russe exprime ensuite sa sympathie pour la classe ouvrière allemande et ajoute :

« Le refus des délégations des puissances centrales de transférer la conférence en pays neutre ne s'explique que par le désir de leurs gouvernements et de leurs milieux annexionnistes influents, basé non sur les principes tendant à la réconciliation de toutes les nations, mais sur la carte de guerre ; mais les cartes de guerre disparaissent et les peuples restent. »

« Nous repoussons comme tendancieuses les affirmations de la presse allemande que le refus de transférer la conférence avait le caractère d'un ultimatum ; nous croyons qu'il ne pouvait pas s'agir d'un ultimatum mais d'un accord pratique et de bonne foi ; nous nous sommes trompés. On nous a posé un ultimatum : Les pourparlers à Brest, ou pas de pourparlers. »

Une menace austro-allemande

BERNE, 13 janvier. — Selon une information du correspondant viennois de la Gazette de Cologne, le désaccord régnerait entre l'Autriche et l'Allemagne au sujet des pourparlers qui se poursuivent à Brest-Litovsk.

« Que la Russie, dit la Gazette de Cologne, se dépêche donc d'éclaircir son attitude et s'engage d'une manière définitive et loyale. »

« Dans le cas contraire, elle doit s'attendre à ce que les quatre puissances centrales rompent les négociations et en laissent peser sur elle toute la responsabilité. » (Radio.)

ON SEMBLE REDOUTER EN ESPAGNE LA GRÈVE GÉNÉRALE

Le mouvement serait dû à l'augmentation croissante du prix de la vie.

MADRID, 13 janvier. — On apprend que la grève générale vient d'éclater dans la province de Valence. Cette grève n'a été précédée d'aucun avertissement de la part des ouvriers.

On parle d'une grève générale dans tout le royaume pour lundi. Ces mouvements seraient dus à l'augmentation croissante du prix de la vie. (Radio.)

Les manifestations contre la vie chère

MADRID, 13 janvier. — Le ministre de l'Intérieur a déclaré, cet après-midi, aux représentants de la presse que le conflit provoqué par la cherté des vivres présentait un caractère alarmant, mais il a ajouté que l'adoption de mesures énergiques avait contribué à son apaisement, et que tout laissait supposer que la situation ira en s'améliorant, quoique les difficultés à vaincre restent encore grandes.

D'après les dernières nouvelles reçues de Barcelone, la ville reprend peu à peu son aspect normal. Les cafés, les concerts ont ouvert à nouveau.

Le gouverneur a reçu les minotiers et les boulangers pour étudier le moyen d'éviter une hausse du pain.

L'affaire Bolo occuperait sept audiences

L'affaire Bolo viendra le 4 février devant le troisième conseil de guerre et occupera, croit-on, sept séances.

Les débats seront publics.

Sont également renvoyés devant le même conseil de guerre pour les mêmes raisons Porchère et Cavallini. Celui-ci, étant détenu en Italie, sera jugé par contumace.

Le dossier sera mis, aujourd'hui, à la disposition des avocats de la défense, et les convocations des témoins seront envoyées dans le plus bref délai possible.

Les Parisiens se plaignent de l'insuffisance du gaz

Il paraît que c'est à des causes multiples qu'il convient d'attribuer l'insuffisance de pression du gaz dont se plaignent les Parisiens.

Par suite, le chauffage est nul et l'éclairage défectueux ; dans certains immeubles, les locaux ont été privés de gaz pendant plusieurs jours, ce qui est regrettable, car, charbon et pétrole sont plutôt rares.

La Société du Gaz déplore l'état de choses actuel, qu'elle attribue à un oubli des restrictions volontaires demandées aux consommateurs, aux détériorations des canalisations, conséquence des gels de ces temps derniers, et à la pénurie de main-d'œuvre spécialisée pour les travaux d'entretien et de réparation.

Connaitre les causes du mal, c'est bien. Y remédier serait mieux encore.

Les résultats sportifs

CYCLISME

Au Velodrome d'Hiver. — Résultats de la journée franco-belge :

Prix Albert 1^{er} (scratch 1.000 m.). — Séries gagnées par H. Martin, Beyl, Larue, Vandenhove, Paillard, H. Menager, Siméon, Trouvé et Chardon. Finale : 1. H. Martin ; 2. Larue ; 3. Trouvé.

Prix de Diamide (réservé aux coureurs belges ; scratch 1.500 m.). — 1. Charlier ; 2. Steux ; 3. Dupont ; 4. Chaballe ; 5. Hermans ; 6. Pot.

Handicap du Demi-Mille (800 m.). — Finale : 1. Riaux (20 m.) ; 2. Grostmond (35 m.) ; 3. Beyl (5 m.) ; 4. Chardon (12 m. 50) ; 5. Larue (5 m.).

Match Franco-Belge (derrière motos). — Première manche (15 kil.) : 1. Contenet en 13 m. 8 s. ; 2. Verheyen, arrêté à 1.050 m. Deuxième manche (25 kil.) : 1. Verheyen ; 2. Contenet, à 200 m. Classement général : 1. Contenet, 39 kil. 800 ; 2. Verheyen, 38 kil. 500.

Prix de l'Éclair (une heure derrière tandem). — 1. Deruyter à 47 k. 950 ; 2. Seres à 500 m. ; 3. Goudvler à 500 m. ; 4. Massells à 1.750 m.

Classement général de la journée : 1. France, 6 points ; 2. Belgique, 7 points.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Équipes premières : Racing Club bat Stade Français par 4 points à 3 ; C.A.S. Générale bat P.U.C. 15 à 0 ; National S.C. bat A.S. Française, 6 à 3.

FOOTBALL RUGBY

La Coupe de Paris (U.S.F.S.A.). — Équipes premières : Racing Club bat Stade Français par 4 points à 3 ; C.A.S. Générale bat P.U.C. 15 à 0 ; National S.C. bat A.S. Française, 6 à 3.

CROSS COUNTRY

La Coupe de Paris (U.S.F.S.A.). — La troisième épreuve comptant pour le classement de la Coupe de Paris s'est déroulée l'après-midi dans les bois de Ville-d'Avray. Le parcours a été réduit à 6 kil. par suite de l'état du terrain, très glissant. Résultats :

Schneidmann (C.A.S.G.), en 21 m. 30 s. ; 2. Devaux (A.S.F.), en 21 m. 38 s. ; 3. Gerbaud (C.A.S.G.), 21 m. 40 s. ; 4. Regnaud (A.S.F.), 5. Groux (U.S.P.L.M.), 6. Lucas (A.S.F.), 8. Monier (C.A.S.G.), 9. M. Delvert (C.A.S.G.), 10. La court (A.S.F.).

LE "TIP" remplace le Beurre

2fr. 10 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles Expédition Province France postal domicile contre mandat : 2 kilogs 9 fr. 25 ; 4 kilogs 17 fr. 85. AUG. PELLERIN, 82, r. Rambuteau, Paris.

LE MONDE

LES COURS

De Londres :
— S. M. le roi d'Angleterre s'est fait représenter par le vicomte Sandhurst, lord Chamberlain, au service d'actions de grâces célébré par l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, en l'église du Grand-Prieuré de l'ordre, à l'occasion de la délivrance de la ville sainte.

CERCLES

— Le Saint Michael's Club Chaplains Aid Society pour les soldats et les aumôniers catholiques de l'armée américaine vient d'être inauguré sous la présidence de S. Em. le cardinal Amette, qui a rendu hommage au patriotisme des catholiques américains.

S. A. R. la duchesse de Vendôme, présidente d'honneur de l'œuvre, a honoré cette réunion de sa présence.

La vice-présidente est Mme John Mac Kay. Mme Charles Carroll et Mmes Fred Bell, A. du Bos, Achille Fould, Walter Gay, Henry Ridgway, font partie du comité.

NAISSANCES

Mme Albert Féral, femme du lieutenant de vaisseau commandant le Lansquenet, torpilleur d'escadre, et fille du général Woillemont, a donné le jour à un fils appelé Bernard.

MARIAGES

Prochainement sera célébré le mariage de M. Luis Bemberg, secrétaire de la légation de la République Argentine, avec Mlle Suzanne Hély d'Oisel.

DEUILS

Un service religieux solennel a été célébré, hier matin, en l'église roumaine de la rue Jean-de-Beauvais, pour le repos de l'âme des soldats roumains tombés au champ d'honneur. Une allocution patriotique a été prononcée par l'archimandrite.

S. Exc. M. Antonesco, ministre de Roumanie à Paris ; le général Rudeanu, chef de la mission roumaine ; M. Stelian, ancien ministre en Roumanie, et M. Louis Louis-Dreyfus, consul général de Roumanie à Paris, assistaient à cette cérémonie.

Nous apprenons la mort :

De M. Eugène Pageaut-Lavergne, industriel, conseiller du commerce extérieur, chevalier de la Légion d'honneur, décédé hier. Les obsèques auront lieu demain mardi, à midi, en l'église Saint-Louis d'Antin ;

Du capitaine pilote aviateur Raymond Schlumberger, de l'école Nieuport, à Miramas, mort à l'hôpital auxiliaire n° 2 de Marseille, des suites d'une fièvre typhoïde. Il était frère de l'adjudant pilote Christian Schlumberger, médaillé militaire, et de la vicomtesse de Douville-Maillefeu ;

De M. Sylvaïn Périssé, ingénieur expert près la Cour de Paris, officier de la Légion d'honneur, décédé dans sa quatre-vingt-unième année ;

De la marquise de Grave, décédée à Verneuil-sur-Vienne, à quatre-vingt-onze ans ;

De la marquise de Belleperche, née Joleaud de Saint-Maurice, qui vient de mourir à quatre-vingt-quinze ans. Elle était la fille du comte Charles de Joleaud de Saint-Maurice, qui fut chevalier de Mme la duchesse d'Angoulême ;

Du comte de Grimouard, décédé au château de Brassieux (Vienne), à soixante-douze ans ;

De Mme de Vernis, présidente du comité de l'œuvre Notre-Dame-du-Salut, décédée à Grenoble.

CHAUSSURES ORTHOPÉDIQUES

Perfectionnées, Confortables
.. Élégantes et de Fatigue ..
Pour raccourcissements, Pieds difformes, mutilés, amputés, etc.

ETABLISSEMENTS A. CLAVIERE
234, Faubourg Saint-Martin, PARIS
(angle de la rue Lafayette - Métro : Louis-Blanc)

Renseignements tous les jours (même dimanches et fêtes) de 9 h. à 7 h.



OCCASIONS sans PRÉCÉDENT

Le GARDE-MEUBLE DE L'ETOILE, 44, rue de Douai, vend pour le compte de différents clients obligés de réaliser à tout prix plusieurs beaux et riches mobiliers. Salons dont 1 remarquable, Chambres, Salle à manger, Cabinet travail, Baignoires, Bronzes, Tapis, MEUBLES DIVERS.

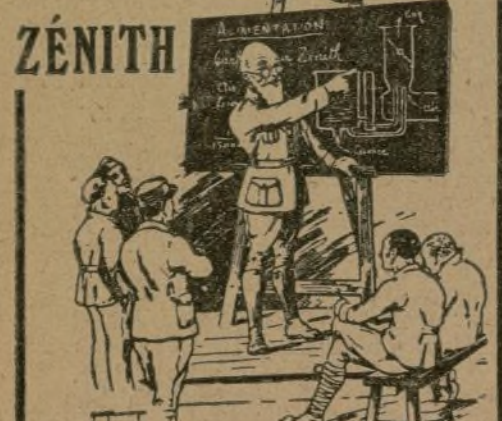
FORCES INCONNUES

Avec la MAYOMART, expédie à l'essai, vous pouvez soulever une pierre de 100 kilos, même à distance. Demandez à M. STEFAN, 92 Bd St-Marc, Paris 10e, livre n° 37. GRATIS.

JE GUERIS LA HERNIE

Nouvelle Méthode de Ch. Courtois, Spécialiste, 30, Faubourg Montmartre, 30, Paris (10e). Cabinet ouvert tous les jours de 9 à 11 et de 2 à 6 heures.

ZÉNITH



Le programme pour l'obtention du brevet militaire d'aptitude automobile comporte : l'Etude du Carburateur Zénith. (Les Journaux.)

SOCIÉTÉ DU CARBURATEUR ZÉNITH

Siège soc. et Usines, 51, chem. Feuillat, Lyon. Maison à Paris, 15, rue du Débarcadere. Usines et succ. LYON, PARIS, LONDRES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DETROIT, NEW-YORK, GENEVE.
Le stock social d'huile est ouvert à tous les clients de la région commerciale. L'AVANCEMENT DE TOUTES PIÈCES.

EXCELSIOR
LES FEMMES-POMPIERS D'UNE POUDRERIE DANS LE FINISTÈRE



LE CORPS DES "POMPIÈRES" EN UNIFORME GROUPE AUTOUR DE DEUX MOTO-POMPES
Nous avons publié récemment un instantané représentant des "pompières" britanniques assistant au mariage d'une de leurs camarades. Il n'en est pas qu'en Angleterre. Le curieux document ci-dessus nous arrive en effet de Bretagne, une province qui ne passe pas pourtant pour renoncer facilement à la tradition. Dans une poudrerie du Finistère, où la main-d'œuvre féminine est employée, a été constitué le corps de femmes-pompiers que l'on voit ici. Au centre, l'organisateur du service et les instructeurs.

B L O C - N O T E S

UNE petite annonce dans un journal russe :

« Mme Olga Kerenskaia, se trouvant actuellement dans le plus complet dénuement, demande un emploi quelconque, même manuel. »

Mme Olga Kerenskaia, c'est la femme de Kerensky. Il y a deux mois, son portrait souriant était dans les journaux du monde entier. Elle n'occupe plus maintenant la presse que par l'annonce où elle a mis son dernier rouble. Son mari tant acclamé est aujourd'hui un fugitif, caché ou ne sait où. En Ukraine, disent les uns, en Sibérie, disent les autres. On l'imagine méditant un toit, et tandis qu'il erre à travers la campagne muette, tâtant sous l'étoffe de son déguisement le pistolet des Girondins.

Cependant sa femme et ses enfants sont demeurés à Petrograd, et le silence de la misère a remplacé les bruits de gloire. Aventure commune à toutes les révolutions, et dont la nôtre donna des exemples qui ne sont pas encore dépassés. Il ne semble pas pourtant qu'elle puisse servir d'avertissement à quiconque. La mort de Vergniaud n'est pas un enseignement pour Danton, et Robespierre n'aperçoit point qu'en abattant ses devanciers il ne fait que hâter son tour.

Si Lenine a lu la petite annonce de Mme Kerenskaia, soyez sûrs qu'il n'en a tiré aucune leçon. Crisé, hétéro, perdu, il n'entrevoit point la chute fatale. Ce petit homme étend les bras pour changer le monde. Et, là-haut, maniant gloire et misère, vie et mort, le Destin s'amuse.

Louis LATZARUS.

Trois actes signés « Marie »

La reine de Roumanie va être élue, disions-nous hier, membre correspondant de l'Institut.

Son talent d'aquarelliste, très réel, lui donne tous les droits à cette distinction. Mais les dons de cette souveraine aimée des Muses ne se bornent pas à la seule peinture. Elle écrit aussi délicieusement ; les lettres apprécient ses vers, ses curieuses descriptions des monastères de son pays, ses contes mystiques parus dans la Revue des Deux Mondes. En outre, on possède à Paris le manuscrit d'une pièce féerique, signée modestement « Marie », et qui est l'œuvre de cette reine artiste.

Au moment de la courtoise entrée en guerre de la Roumanie, il avait été question de jouer cette pièce à la Comédie-Française. Pourquoi cette intention ne fut-elle pas réalisée ?

Petits pains tout chauds

Depuis que les boulangers n'ont plus le droit de fabriquer de la pâtisserie ils exposent dans leurs vitrines des tartines au beurre, à la confiture et des sandwiches au pâté ou au jambon, dont la vente compense en partie le bénéfice qu'ils faisaient sur les gâteaux.

Profitant de la latitude qui leur a été donnée par le ministre du Ravitaillement de fabriquer des pains de fantaisie, quelques-uns d'entre eux ont ressuscité, hier, les petits pains tout chauds.

Avant la guerre ils ne coûtaient qu'un sou ; aujourd'hui ils ont doublé de prix. Mais qu'importe ! ils étaient si dorés, si appétissants, si bien présentés, que le public dominical leur a fait fête.

Et malgré les ordonnances de la préfecture de police, personne ne songeait à vérifier si le boulanger n'avait pas fraudé sur le poids.

La crue

Il n'y a pas moyen d'être tranquille un seul instant. Après la glace, après la neige, voici le dégel qui menace de causer toute sorte de dégâts. La Seine monte et, dès hier, la crue avait atteint 2 m. 10 à Nogent-sur-Seine.

Pourvu qu'elle n'arrive pas au point que nous avons connu en 1910, et que l'on ne puisse pas de nouveau aller en bateau dans les rues de Paris !

Il y eut en cette année déjà lointaine, où tant de jeunes gens qui se battaient aujourd'hui étaient de tout petits garçons, un moment d'angoisse terrible dans la ca-

pitale. Qu'allait faire l'eau, cette force aveugle, de tant de travaux destinés à rendre la vie agréable et confortable ?

Un moment, le Palais-Bourbon, où siège la Chambre des députés, fut comme une île entourée d'eau de tous côtés. On n'y accédait plus que par le pont de la Concorde. Dans les cours intérieures, l'eau montait jusqu'aux soubassements des fenêtres.

Mais, héroïques, les députés siégeaient toujours, et, héroïquement, ils demandaient au gouvernement quelles mesures il comptait prendre pour empêcher le retour de pareils cataclysmes.

Depuis, le gouvernement n'a pris aucune mesure. Il a sans doute autre chose à faire.

Mais, en vérité, croit-on qu'il y ait des moyens humains d'empêcher le dégel d'amener les crues, et les crues de causer des dégâts ?

Qu'est-ce que le luxe ?

M. L.-L. Klotz, ministre des Finances, est un homme charmant et très spirituel, qui aime à faire de bonnes farces à ses amis. Il en a choisi un certain nombre et il leur a dit :

— Vous allez me définir les objets de luxe. Ces messieurs ont d'abord été très flattés. Puis ils se sont pris la tête dans les mains et ont commencé à s'arracher les cheveux.

— Mais... ont-ils commencé à dire.

Le ministre les a interrompus d'un geste napoléonien, et a ajouté :

— Je ne vous demande qu'une chose, c'est de vous dépêcher.

Le bruit a couru un moment que M. L.-L. Klotz avait enfoncé la commission chargée de la définition des objets de luxe dans les souterrains du ministère des Finances, en lui signifiant qu'elle n'en sortirait qu'après avoir terminé ses travaux.

Information prise, il n'en est rien. Ces messieurs ont le droit de sortir.

Mais ce qu'il y a de pas dans leur cas, ce sont les instructions que le ministre leur a données :

— Il ne s'agit pas de faire de la philosophie, de rechercher les objets qui sont accidentellement de luxe et d'ergoter sur les cas où il y a lieu de les imposer et sur ceux où on doit les considérer comme d'utilité courante. Je ne vous demande pas cela. Il y a des objets qui sont incontestablement de luxe, sans qu'il soit possible de s'y tromper. Ce sont ces objets-là que je vous charge d'énumérer. Ce n'est pas difficile !

— Si ce n'est pas difficile, se disent les membres de la commission, pourquoi le ministre ne fait-il pas cette énumération lui-même ?

Ces messieurs ne connaissent rien à la politique. Ils ne savent pas que les commissions ont été inventées non pour décharger les ministres de travaux difficiles, mais pour leur servir de bouclier contre les réclamations.

Supposons que dans un mois ou deux un député interpelle le ministre des Finances en ces termes :

— Quoi ! vous avez imposé le pâté de foie gras comme objet de luxe !

M. L.-L. Klotz sera enchanté de pouvoir lui répondre :

— Ce n'est pas moi, c'est la commission !

L'école à l'air libre

Bien longtemps avant la guerre, on a préconisé en Europe l'institution d'écoles de plein air pour les enfants malades et particulièrement les tuberculeux.

Mais cette création est restée à l'état de projet, et la guerre n'en a sans doute pas rapproché la création.

Or, un voyageur retour de l'Amérique du Sud nous signale que ce que les Européens se sont contentés de rêver, les habitants de l'Uruguay l'ont réalisé.

Depuis 1913, il existe à Montevideo, capitale de ce pays neuf, une école dite « à l'air libre », qui peut s'installer librement la première du genre créée dans le monde.

Cette école est installée à Larrañaga, dans un parc splendide, où les enfants vivent constamment au grand air ; ils mangent dans le parc, ils prennent leurs leçons dans le parc, ils y font la sieste et, naturellement, ils y jouent.

En plein hiver, ils assistent aux leçons, assis ou couchés sur des manières de rocking chair, et chaudement enveloppés de peignoirs de laine.

Pour lire, ils se couchent à terre, mais sur des nattes, afin d'éviter le contact du sol.

Les leçons alternent avec des jeux et des travaux manuels.

Garçons et fillettes vivent côte à côte. Tous ont un air de prospérité qui montre l'excellence de la méthode ; à les voir, on peut espérer que l'Uruguay arrivera à extirper la tuberculose, qui fait tant de ravages dans l'Amérique du Sud comme ailleurs.

L'Amérique nous a donné déjà beaucoup de leçons. Nous finirons peut-être par suivre aussi celle-ci.

Formalités

Avoir une auto est à la portée de tout le monde. Il suffit de posséder les quelques billets de mille nécessaires pour l'acheter. Avoir de l'essence est déjà plus difficile.

Il faut s'en procurer et ce n'est pas commode avec les restrictions édictées par M. Victor Boret, ministre du Ravitaillement. Mais ce n'est pas tout. Pour user de son auto, il faut encore avoir un saut-conduit spécial. Or, ceci devient tout à fait difficile.

Il faut demander le saut-conduit au préfet de son département, ou, à Paris, au préfet de police.

Le préfet peut délivrer le saut-conduit lui-même. Mais il doit en référer au ministre intéressé (Intérieur, Guerre, Marine, Armement) s'il le juge nécessaire, et alors c'est le ministre qui donne au préfet l'autorisation de délivrer le saut-conduit.

En outre, si, une fois muni d'un saut-conduit, le préfet, on veut aller dans la zone des armées, il faut obtenir de l'autorité militaire un permis de circulation dans la forme prévue par les arrêtés du général en chef.

Si, avec tout cela, il y a encore des particuliers qui roulent en auto, ils l'auront bien mérité, et nul ne pourra leur en vouloir.

Écosse et Finlande

Parmi les habitants de la nouvelle république de Finlande, on en trouve beaucoup qui portent des noms franchement écossais : Ramsay, Douglas, Fraser, Montgomery, Hamilton. Rien d'étonnant à cela :

Pendant la guerre de Trente Ans, des centaines d'écossais s'engagèrent sous les drapeaux de Gustave-Adolphe de Suède. La guerre finie, chargés d'honneur, beaucoup de ces braves demeurèrent dans leur patrie d'adoption — la Suède et la Finlande étaient alors unies — et ils y fondèrent les familles qui forment aujourd'hui une partie importante de l'aristocratie des deux pays.

Ceux qui lisent encore Walter Scott trouveront, d'ailleurs, dans l'Officier de fortune des indications amusantes sur le prestige qu'exerçait en son temps, le fameux Gustave-Adolphe. Le héros de Walter Scott, le brave Douglas Dalgetty, ne l'appelle que le « Lion du Nord » ou le « Boulevard de la religion ».

Gustave-Adolphe n'aurait jamais consenti à demeurer neutre quand une guerre mettait la moitié du monde aux prises avec l'autre.

LE PONT DES ARTS

Au Luxembourg, hier matin, les « Amis de Verlaine » ont célébré le vingt-deuxième anniversaire de la mort du grand poète.

Devant l'effigie du pauvre Lel an, plusieurs discours furent prononcés par MM. Charles Morice, Fernand Gregh, Paul Brulat, Mme Aurel, MM. Ernest Raynaud, P. Georges et Lumbard, qui lut un poème de M. François Porché.

M. Gustave Kahn, évoquant l'Ode à Metz, souhaita poser, l'année prochaine, le « buste de Verlaine dans Metz reconquise ».

Le huitième discours terminé, les fidèles s'éloignèrent. Parmi eux MM. Georges Verlaine, le fils du poète ; Alfred Valette, Richide, Xavier Privas, Gustave Le Rouge, Casals, Paul Fort, Gaston Picard, Y.-E. Bayard, etc., etc.

La prochaine réunion en l'honneur de Verlaine aura lieu non plus le premier dimanche de janvier, mais le 30 mars, jour anniversaire de la naissance du poète de Sagesse.

Notre littérature a perdu beaucoup — et c'est tout naturel — les nations celtiques. C'est ainsi que le professeur T. B. Rudmore-Brown, professeur de langues romanes à l'Université de Dublin, publie des Etudes littéraires françaises, où l'on a l'agréable surprise de trouver comme « exemples » des chefs-d'œuvre de nos poètes contemporains traduits en des vers anglais qui en restituent les moindres nuances rythmiques. C'est un symbole et un enseignement que de voir passer par Dublin la route intellectuelle de France en Angleterre.

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

TRIANON-LYRIQUE
LES GRANDS CONCERTS

L'Epreuve villageoise compte certes parmi les meilleurs ouvrages que nous ait laissés l'opéra-comique du dix-huitième siècle, et il est regrettable qu'une partition de cette valeur ne soit pas, après le succès qu'elle obtint naguère, restée au répertoire. Car ces deux actes de Grétry, pour être parsemés de quantité de grâces d'antan, sont demeurés toujours jeunes d'inspiration, de sensibilité, d'esprit, de mouvement, de coloris, de musicalité, et sont dignes de figurer, dans l'histoire musicale, tout à côté du chef-d'œuvre du vieux maître liégeois : Richard Cœur de Lion. Le directeur du Trianon eut donc grandement raison de songer à cette ravissante Epreuve villageoise pour ses samedis classiques, en même temps qu'il remettait à la scène un acte bien charmant : Rose et Colas, de Monsigny, sur lequel M. Barrès nous fournit, dans sa conférence très applaudie, maints détails intéressants.

Chose curieuse, Rose et Colas débute, note pour note, après une courte ouverture, par les quatre premières mesures de l'Agnus Dei de la Messe en fa, de Mozart. Cela n'épêche, du reste, aucunement cet acte d'être d'une fraîcheur exquise et d'avoir conservé une saveur toute particulière, bien dans le genre du glorieux auteur du Déserteur.

Ce dernier dimanche, M. Gabriel Pierné eut l'excellente idée de nous redonner — et fort bien — la Symphonie en mi bémol, de M. Georges Enesco, où se trouvent, à côté de longues et remarquables, des qualités de tout premier ordre, qui se font jour principalement dans un adagio très pénétrant. J'ai bien aimé la couleur des Poèmes maritimes, de M. G. Hue, entendus déjà il y a une dizaine d'années, et chantés, cette fois, par Mme Hélène Roosevelt.

Aux Concerts du Conservatoire, M. Messager avait tenu — vous devinez pourquoi — à inscrire à son programme deux pièces courtes, mais très émouvantes, de M. Th. Dubois, dont, à la même heure, Mlle Sainval faisait applaudir l'intéressant Concerto de piano, aux Concerts Rouge, après que Mlle Daumas, de l'Opéra, y eut fait apprécier ses belles qualités de chanteuse dramatique dans l'Amour trahi.

Fernand LE BORNE.

Opéra. — M. Renaud aura jeudi, dans Thais, Mme Marguerite Carré pour partenaire. M. Battistini chantera Hamlet demain, et Henry VIII samedi.

Comédie-Française. — On annonce pour la semaine prochaine la première de La Triomphatrice.

Variétés. — La première de Ohé ! Cupidon, de M. Maurice Hennequin, aura lieu mercredi avec Max Dearly et miss Campton en tête de l'interprétation.

La Journée : Opéra, relâche ; demain, 7 h. 30, Hamlet. Comédie-Française, 8 h., le Bourgeois gentilhomme.

Opéra-Comique, relâche ; demain, 8 h., la Traviata.

Odéon, 7 h. 45, Polyxène, les Femmes savantes, Gaité-Lyrique, relâche ; demain, 8 h., les Saltimbanques.

Vauvilliers, 8 h. 30, la Marianne de l'escouade. Variétés, 8 h. 15, Polichinelle et Perlimpinelli. Gymnase, 8 h. 45, Petite Reine.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, Grand-Père. Antoine, 8 h. 15, les Butors et la Finette. Trianon-Lyrique, relâche ; demain, 8 h. 15, le Maître de chapelle, Joconde.

Châtelet, 8 h., la Course au bonheur. Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, les Nouveaux riches. Th. Réjane, 8 h. 45, la 18^e chaise.

Apollo, 8 h. 15, l'Homme à la clef. Palais-Royal, 8 h. 30, le Compartiment des dames seules.

Athénée, 8 h. 30, la Dame de chambre. Bouffes-Parisiens, relâche pour répétitions. Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, le Système D.

Renaissance, 8 h. 30, les Drôles d'Hercule. Cluny, 8 h. 30, quatre femmes et un caporal. La zézé, 8 h., les Femmes à la croix.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Petite femme d'Abraham. Emma, relâche pour répétition de la revue. Chât. Capucines, 8 h. 30, Comme une fleur, revue.

Carte de couchage. Th. Michel, 8 h. 45, Judith.

Grand-Guignol, 8 h. 15, Voyage à deux ; les Monstres.

Scala, relâche ; mercredi, première de la Gare régulatrice. Comédie-Magny, 8 h. 30, la Martée du Tout-Club.

Caumartin, relâche pour répétition du nouveau spectacle. Th. des Arts, 8 h. 30, Passe et manque, Tu perds ? la Libellule.

SPECTACLES DIVERS Folies-Bergère, 8 h. 30, la Revue féerique. Olympia, 2 h. 30 et 8 h. 30, vingt vedettes et attractions.

Casino de Paris, 2 h. 30 et 8 h. 30, Gaby Deslys, Harry Pilcer, Boucot, Rose Amy, dans la Revue.

Ba-Ta-Clan, 2 h. 30 et 8 h. 30, Ça mord ! grande revue d'hiver. Location Roqui. 30-12.

Olympia, 8 h. 30, vingt vedettes et attractions. Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, Ça mord ! grande revue d'hiver Location Roqui. 30-12.

Nouveau-Cirque, tous les soirs, sauf dimanche ; matinée jeudi, samedi et dimanche.

Concert Victoria, 61, r. Chât-d'Eau, 2 h. 30 et 8 h. 30, Yrven, Dielerie, Delmaris.

CINÉMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, la Rédemption de Panamint. Loc. 4, r. Forest, 11 à 12 et 15 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Toute la correspondance et toutes les communications concernant la rédaction et l'administration d'« Excelsior » doivent désormais être adressées :

20, RUE D'ENGHEN, PARIS (10^e)

guérit en Capry 3 frictions DOULEURS

Rhumatismes, Maux de reins et genoux, etc. Adresser 3^e à L. BREHERET, pharmacien à Angers.

LES REPAS sur le FRONT

Maison Centenaire Fondée par APPERT en 1812

Chevallier-Appert fournisseur d'intendance, a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'Armée. Savez-vous ses plats chauds : Gigot Bretonne.

Canard à l'Orange. Artichauts à la Barigoule. Gros : 30, Rue de la Mare, Paris, XX^e, Catal. Franco.

Le gérant : VICTOR LAUVERNAT. Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volument